

FEUILLETON DU CANARD

LE CORRICOLO

V

OTELLO

Dès le soir même, le palais de Barbara fut mis à la disposition de Rossini : le propriétaire s'éclipse complètement, et le célèbre maestro put se regarder comme étant chez lui, dans la plus stricte acception du mot. Tous les amis ou même les simples connaissances qu'il rencontrait en se promenant étaient invités sans façon à la table de Barbara, dont Rossini faisait les honneurs avec une aisance parfaite. Quelques fois ce dernier se plaignait de ne pas avoir trouvé assez d'amis pour les convier aux festins de son hôte. A peine s'il avait pu en réunir, malgré toutes les avances du monde, douze ou quinze. C'était les mauvais jours.

Quand à Barbara, fidèle au rôle de cuisinier qu'il s'était imposé, il inventait tous les jours un nouveau met, vidait les bouteilles les plus anciennes de sa cave, et faisait tous les inconnus qu'il plaisait à Rossini de lui amener, comme s'ils avaient été les meilleurs amis de son père. Seulement, vers la fin du repas, d'un air déçagé, avec une adresse infinie et le sourire à la bouche, il glissait entre la poire et le fromage quelques mots sur l'opéra qu'il s'était fait promettre et sur l'éclatant succès qui ne pouvait lui manquer.

Mais, quelque précaution oratoire qu'employât l'honnête impresario pour rappeler à son hôte la dette qu'il avait contractée, ce peu de mots tombés du bout de ses lèvres produisaient sur le maestro le même effet que les trois paroles terribles du festin de Baithazar. C'est pourquoi Barbara dont la présence avait été désirée jusqu'alors, fut prié poliment par Rossini de ne plus paraître au dessert.

Cependant les mois s'écoulaient, le libretto était fini depuis longtemps, et rien n'annonçait encore que le compositeur se fût décidé à se mettre à l'ouvrage. Aux dîners succédaient les promenades, aux promenades les parties de campagne. La chasse, la pêche, l'équitation, se partageaient les loisirs de noble maître; mais il n'était pas question de la moindre note. Barbara épouvait vingt fois par jour des accès de fureur, des crispations nerveuses, des envies irrésistibles de faire un éclat. Il

se contentait néanmoins, car personne plus que lui n'avait foi dans l'incomparable génie de Rossini.

Barbara garda le silence pendant cinq mois avec la résignation la plus exemplaire. Mais, le matin du premier jour du sixième mois voyant qu'il n'y avait plus de temps à perdre ni de ménagements à garder, il tira le maestro à l'écart et entama l'entretien suivant.

— Ah ça ! mon cher, sais-tu qu'il ne manque plus que vingt-neuf jours pour l'époque fixée ?

— Quelle époque ? dit Rossini avec l'ébahissement d'un homme à qui on adresserait une question incompréhensible en le prenant pour un autre.

— Le 30 mai.

— Le 30 ?

Même pantonine.

— Ne m'as-tu pas promis un opéra nouveau qu'on doit jouer ce jour-là ?

— Ah ? J'ai promis ?

— Il ne s'agit pas ici de faire l'étonné : s'écria l'impresario, dont la patience était à bout ; j'ai attendu le ciel de rigueur, comptant sur l'extrême facilité de travail que Dieu t'a accordé. Maintenant, il m'est impossible d'attendre davantage : il me faut mon opéra.

— Ne pourrait-on pas arranger quelque opéra ancien en changeant le titre ?

— Y penses-tu ? Et les artistes qui sont engagés exprès pour jouer dans un opéra nouveau ?

— Vous les mettez à l'amende.

— Et le public ?

— Vous fermez le théâtre.

— Et le roi ?

— Vous donnerez votre démission.

— Tout cela est vrai jusqu'à un certain point. Mais, si ni les artistes, ni le public, ni le roi lui-même ne peuvent me forcer à tenir ma promesse, j'ai donné ma parole, monsieur et Domenico Barbara n'a jamais manqué à sa parole d'honneur.

— Alors, c'est différent.

— Ainsi, tu me promets de commencer demain ?

— Demain, c'est impossible, j'ai une partie de pêche au Fusaro.

— C'est bien, dit Barbara en frottant ses mains dans ses poches, n'en parlons plus. Je verrai quel parti il me reste à prendre.

Et il s'éloigna sans ajouter un mot.

Le soir, Rossini soupa de bon appétit, et fit honneur à la table de l'impresario en homme qui avait parfaitement oublié la discussion du matin. En se retirant, il re-

com manda bien à son domestique de le réveiller au point du jour et de lui tenir prête une barque pour le Fusaro. Après quoi, il s'endormit du sommeil du juste.

Le lendemain, midi sonnait aux cinq cent clochets que possèdent les bienheureuses villes de Naples, et le domestique de Rossini n'étaient pas encore monté chez son maître : le soleil dardait ses rayons à travers les persiennes. Rossini, réveillé au sursaut, se leva sur son séant, se frotta les yeux et eonna : le cordon de la sonnet resta dans sa main.

Il appela par la croisée qui donnait sur la cour ; le palais demeura muet comme un sérail.

Il secoua la porte de sa chambre : la porte résista à ses secousses, elle était murée au dehors !

Alors, Rossini, revenant à la croisée, se mit à hurler au secours, à la trahison, au guet-apens ! Il n'eut pas même la consolation que l'écho répondit à ses plaintes, le palais de Barbara étant le bâtiment le plus sourd qui existe sur le globe.

Il ne lui restait qu'une ressource, c'était de sauter du quatrième étage ; mais il faut dire à la louange de Rossini, que cette idée ne lui vint pas un instant à la tête.

Au bout d'une bonne heure, Barbara montra son bonnet de coton à une croisée du troisième étage ; Rossini, qui n'avait pas quitté sa fenêtre, eut envie de lui lancer une tuile ; il se contenta de l'accabler d'imprécations.

— Désirez-vous quelque chose ? lui demanda l'impresario d'un ton patelin.

— Je veux sortir à l'instant même.

— Vous sortirez quand votre opéra sera fini.

— Mais c'est une séquestration arbitraire.

— Arbitraire tant que vous voudrez ; mais il me faut mon opéra.

— Je m'en plaindrai à tous les artistes, et nous verrons.

— Je les mettrai à l'amende.

— J'en informerai le public.

— Je fermerai le théâtre.

— J'irai jusqu'au roi.

— Je donnerai ma démission.

Rossini s'aperçut qu'il était pris dans ses propres filets. Aussi, en homme supérieur, changeant de ton, de manière, demanda-t-il d'une voix calme :

— J'accepte la plaisanterie, et je ne m'en fâche pas ; mais puis-je savoir quand me sera rendue ma liberté ?

— Quand la dernière scène de l'o-

péra me sera remise, répondit baïa en ôtant son bonnet.

— C'est bien : envoyez chercher l'ouverture.

Le soir, on remit promptement à Barbara un cahier musique sur lequel était écrit grandes lettres : "Ouverture telle".

Le salon de Barbara était rendez-vous de célébrités musicales au moment où il reçut le premier envoi de prisonnier. On se mit sur le champ au piano, on déchiffra le nouveau chef d'œuvre, et on conclut que Rossini n'était pas un homme, que semblable à Dieu, il créait le travail et sans effort, et par son seul acte de sa volonté. Par conséquent, que le bonheur rendait presque farracheux le morceau des mains des admirateurs et l'envoyé à la copie. Le lendemain, il reçut un nouveau cahier sur lequel on lisait "Premier acte d'Otello". Ce nouveau cahier fut envoyé promptement aux copistes, qui s'occupèrent de le faire avec cette obéissance muette et passive à laquelle Barbara avait habitués. Au bout de trois jours, la partition "Otello" avait été livrée et copiée.

L'impresario ne se sentait point de joie ; il se jeta au cou de Rossini lui fit les excuses les plus touchantes et les plus sincères, et le traita même qu'il avait été traité d'employé, et le pria d'achever son opéra en assistant aux répétitions.

— Je passerai moi-même chez les artistes, répondit Rossini d'un ton dégagé, et je leur ferai répéter leur rôle. Quand à l'impresario de l'orchestre, j'aurai l'honneur de les recevoir chez moi.

— Eh bien, mon cher, tu peux t'entendre avec eux. Ma présence n'est pas nécessaire, et j'admèrerai ton chef-d'œuvre à la répétition générale. Encore une fois je te prie de me pardonner la manière dont j'ai agi.

— Pau un mot de plus sur cela ou je me fâche.

— Ainsi, à la répétition générale ?

— A la répétition générale.

Le jour de la répétition générale arriva enfin ; c'était la veille de ce fameux 30 mai qui avait coûté tant de tranches à Barbara. Les chanteurs étaient à leur poste, les musiciens prirent place à l'orchestre, Rossini s'assit au piano.

Quelques dames élégantes et quelques hommes privilégiés occupaient les loges d'avant-scène. Barbara, radieux et triomphant, se frottait les mains et se promenait en sifflant sur son théâtre.

On joua d'abord l'ouverture. Des